

L'Illustration Supplément

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: Le Gamelang. Exposition d'Arnhem. - La Femme du Marin, d'après M. U. Butin. - La Couronne de Marguerites, d'après M. Pohle. - Ecureuils Nageurs

TEXTE. Nos Gravures. - Chronique littéraire. La Conquête d'Alger, par M. Camille Rousset. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - De la Forme des Livres chez les Anciens. - Le Voile. - Le Fustigé. - Trompé, mais Fidèle. Nouvelle. - Marchand contre Marchand. Roman de Mœurs.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.

à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 42.

— 9^e ANNÉE. —

23 Août 1879

NOS GRAVURES.

LE GAMELANG.

La Hollande est en ce moment visitée par une troupe de musiciens javanais, qui ont donné des concerts à Arnhem, pendant l'Exposition, et se feront probablement entendre dans d'autres pays.

Cet orchestre indien porte le nom de „Gamelang,” qui signifie dans la langue de ce peuple, bruit, musique.

Cette musique rappelle celle des Tunisiens

et des Marocains à l'Exposition de Paris en 1878; les uns la trouvent affreuse, d'autres très-douce et très-mélodieuse.

Comme on le voit par notre gravure, les musiciens sont assis à la mode orientale sur une estrade; ils portent une jaquette en drap bleu à boutons d'or; gilet blanc; sur la tête, un mouchoir de couleur et les jambes serrées dans le sarong national.

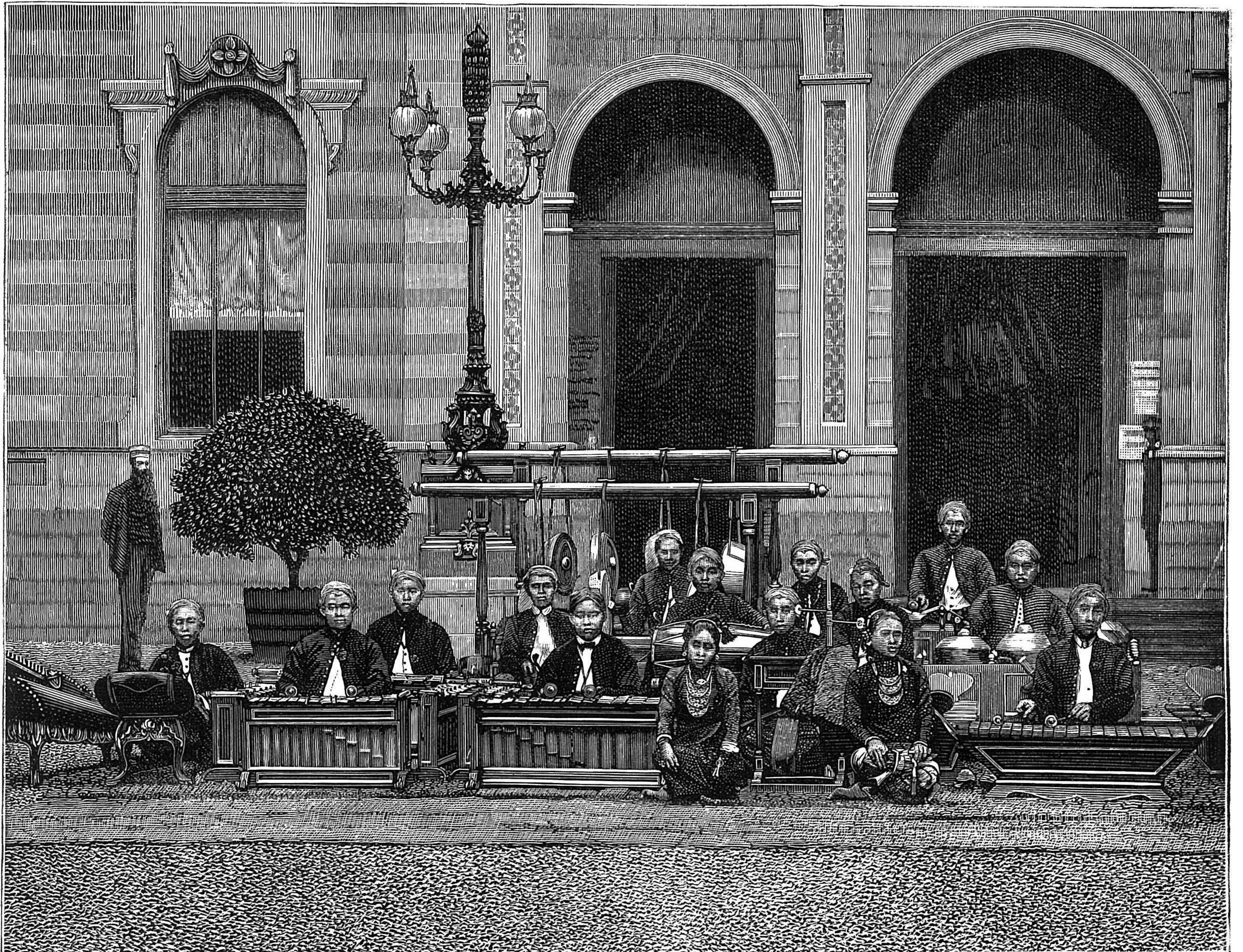
Leurs instruments de musique sont presque tous en bambou; au premier rang sont placés des espèces de piano, sur lesquels on frappe avec des marteaux; puis viennent les violons à deux cordes, une harpe à cordes en fil de

cuire, ensuite des instruments à vent, et le gong en cuivre, qui sert de grosse caisse.

Tous ces instruments rendent les sons les plus étranges; ce sont des cris tantôt rauques, tantôt perçants, des grincements, des ronflements, sans aucune mélodie, mais cependant sans fausses notes.

De jeunes Javanaises au teint basané, aux cheveux noirs, ornés de fleurs, exécutent, pendant que l'orchestre joue, des danses avec contorsions macabres.

Ces musiciens accompagnent, paraît-il, un richissime Nabab javanais, le Prince de Solo, qui se propose de visiter, dit-on, une partie de l'Europe.



LE GAMELANG. EXPOSITION D'ARNHEM.

LA FEMME DU MARIN.

Regardez cette femme, cette virago : quelle tournure ! quel air de sauvage énergie respire toute sa personne ! C'est du réalisme pur ; ce n'est pas une de ces femmes de marin poétisée, mais c'est une vraie femme du peuple, telle qu'elle est réellement, telle qu'elle nous apparaît sur les côtes de la mer. Elle se joue des fureurs de la tempête ; son bras robuste défie l'ouragan et fait glisser son embarcation sur les flots courroucés. Sa figure est hâlée ; ses vêtements grossiers sont usés ; elle se rend à la ville voisine pour y vendre au marché le produit de sa petite culture. C'est le type de la bonne et laborieuse mère de famille ; pendant que son mari affronte les périls de l'Océan, elle, de son côté, tâche d'accroître par son travail les ressources du ménage. Voyez les beaux légumes qui s'étalent dans sa barque et qui témoignent des bons soins qu'elle leur a prodigués.

Cette œuvre est due à M. Butin, peintre en renom et qui a obtenu les plus grands succès à plusieurs Expositions.

LA COURONNE DE MARGUERITES.

Assise sur une pierre couverte de mousse, près d'un ruisseau, et entourée de plantes sauvages, une jeune fille essaie une couronne de fleurs qu'elle vient de tresser, et pour juger de l'effet, se mire dans l'onde pure en guise de miroir.

Voilà l'idée du peintre allemand Pohle dans toute sa simplicité ; mais l'artiste a su exprimer cette idée avec tant de grâce, tant de fraîcheur, que son tableau est réellement une perle artistique.

Remarquez la pose de la jeune fille ; elle est des plus charmantes et des plus pittoresques ; la lumière répandue sur l'arrière-plan met en relief le haut de son corps, admirablement éclairé ; et cet encadrement de fleurs et de verdure, si finement dessinées, ajoute encore à la grâce du tableau.

ÉCUREUILS NAGEURS.

Que n'a-t-on pas dit sur l'écureuil, le plus ingénieux, le plus agile de tous les rongeurs ? Il est recherché pour l'élégance de sa forme, la gaieté et la gentillesse de son caractère, et surtout pour le type éveillé de sa physionomie. Sa grosse queue touffue, lui sert de gouvernail et de voile, quand il veut traverser une rivière. Rien de plus curieux que de voir une bande de ces petits quadrupèdes, assis sur un glaçon ou une écorce d'arbre, se diriger, en nageant, vers quelque endroit où ils espèrent trouver une ample moisson.

L'écureuil vit sur les arbres, dans le creux desquels il construit son nid, fait de bûchettes et recouvert de mousse et de feuilles ; il laisse au sommet une petite ouverture, par laquelle il descend, et pour empêcher la pluie de pénétrer dans son petit domaine, il élève au-dessus de cette ouverture une toiture avec des liens solides.

Sa nourriture consiste en noisettes, en prunes, en glands, en amandes, en bourgeons verts, et aussi en œufs d'oiseaux ; quand il mange, il s'assied sur ses pattes de derrière et prend l'objet qu'il ronge entre ses pattes de devant.

Il garde soigneusement dans diverses cachettes les provisions qu'il a faites pour l'hiver, et n'y touche que quand il ne peut rien trouver ailleurs.

On apprivoise facilement cet animal quand on le prend tout jeune ; quoique sauvage et timide, il se familiarise vite avec sa prison et reçoit bientôt les caresses de la main qui le nourrit.

L'écureuil est très-commun dans les grands bois de toute la Belgique.

Son pelage est d'un rouge fauve, blanchâtre

au-dessous ; une petite touffe de poil termine ses oreilles, la queue est d'une couleur brune.

On rencontre, dans les parties élevées des Ardennes, une espèce particulière qui est d'un cendré noirâtre.

Nous avons déjà parlé d'un moyen employé par les petits paysans pour prendre les écureuils sans s'exposer à être mordus. Lorsque vous en apercevez un, poursuivez-le en lui jetant des bâtons, mais en évitant de le blesser, jusqu'à ce qu'il soit arrivé près d'un arbre isolé. Alors, si vous êtes plusieurs, prenez-vous par la main, et mettez-vous à danser autour de lui, en chantant. L'écureuil suit tous les mouvements de la danse, et tourne, comme vous, en sautant de branche en branche, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé, il tombe sur le sol.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

LA CONQUÊTE D'ALGER,

par M. Camille Rousset, de l'Académie Française.

Depuis près de cinquante ans, Alger appartient à la France. Le 5 juillet 1830, une armée française y plantait ses drapeaux, à la suite de combats et d'efforts couronnés du plus grand succès. A juger de l'événement, on pourrait croire que le pays en reçut la nouvelle avec des transports d'allégresse. Il n'en fut rien. D'autres soins occupaient alors le peuple le plus avide de gloire militaire. Le règne de Charles X touchait à sa fin. La France, qui allait renverser une dynastie, ne songeait guère à applaudir au dernier triomphe de cette dynastie. Et cependant celle-ci, avant de tomber, lui léguait, pour suprême héritage, la plus belle de ses colonies.

L'historique d'une guerre doit en indiquer la cause, le but, les préparatifs, la conduite, les faits et le résultat. Tels sont les principaux points traités par M. Camille Rousset dans la Conquête d'Alger (1), ouvrage excellent, conçu avec méthode, écrit avec une grande clarté, une concision qui ne le prive d'aucun charme et une vivacité qui en fait un tableau plein de vie et d'effet. Le récit est court, vif, rapide, enlevé à la pointe de l'épée. Comme l'a dit une des principales revues de Paris, le „Correspondant” : „C'est une lecture qu'on ne fait pas à deux fois, qu'on ne quitte pas, et qui laisse dans l'âme une profonde émotion.”

* *

L'Algérie, pendant plus de trois siècles, avait été le repaire d'une „association de malfaiteurs” qui, sous le nom d'Odjak, répandait la terreur dans la Méditerranée. Son gouvernement, si l'on peut appeler gouvernement une alternative continuelle de despotisme et d'anarchie, se reconnaissait vassal de la Porte, et par là même obtenait la protection et l'appui d'un Etat en relation avec les nations civilisées. A l'intérieur, 15,000 Turcs tenaient plus ou moins sous le joug trois millions d'indigènes : Arabes, Maures, Kabyles et Juifs.

Charles-Quint avait essayé de détruire ce nid de forbans. Il avait échoué. Plusieurs flottes européennes étaient venues bombarder la capitale des Deys, mais sans parvenir à arrêter la piraterie. Il entra dans les secrets desseins de la Providence que la France mît, en ce siècle, un terme à cet état de choses.

Le dernier Dey, Hussein, qui depuis longtemps manifestait une sourde hostilité contre la France, en vint un jour à outrager publiquement son représentant. Cependant il n'eût pas payé trop cher cette insulte si, poussant l'audace jusqu'au délire, il n'avait ordonné à ses canonnières d'ouvrir le feu sur un vaisseau français, chargé d'une mission pacifique et portant à son mât le pavillon parlementaire.

Cette fois la mesure était comble. Il ne fallait pas chercher d'autre prétexte. Hussein le fournissait lui-même. Ce n'était pas seule-

ment une réparation qu'on allait demander à Alger, c'était un acte de justice qu'on y allait exercer : l'Europe civilisée ne pouvait plus tolérer à ses portes l'esclavage et la piraterie.

En effet, s'il se fût agi seulement de venger l'injure faite au drapeau, une expédition maritime aurait suffi. La flotte aurait promptement ruiné le port et la ville, en évitant les risques d'une descente. Duquesne, sous Louis XIV, lord Exmouth, en 1816, avaient prouvé aux Algériens qu'ils n'étaient pas à l'abri des bombes de leurs adversaires.

A dire vrai, le cabinet présidé par le prince de Polignac hésitait encore sur le parti auquel il s'arrêterait après la victoire. Plusieurs plans étaient à l'étude. Mais, avant de se décider, il fallait attendre le résultat de la campagne.

Rarement guerre plus juste fut entreprise par la France.

Elle semblait inspirée par le même esprit chevaleresque qui avait poussé l'Europe, au Moyen-Age, contre l'Islamisme triomphant. C'était comme une nouvelle croisade. Aussi devint-elle bientôt populaire dans l'armée. Chacun sollicitait l'honneur de faire partie du corps expéditionnaire.

* *

Pendant ce temps, les armements se poursuivaient avec la plus grande activité. Au ministère de la guerre, comme à celui de la marine, on rivalisait de zèle, on ne voulait rien laisser à l'imprévu. Écoutons ici l'opinion d'un juge compétent. M. le général Trochu, dans une étude sur l'armée française, parue au commencement de cette année (1), après avoir dit : „L'expédition et la prise d'Alger, mesurées à la grandeur, aux difficultés, aux risques et enfin aux résultats politiques de l'entreprise, furent certainement, entre tous les événements maritimes et militaires de ce siècle, l'un des plus extraordinaires et des plus éclatants,” — ajoute un peu plus loin : „L'expédition maritime et militaire de 1830, si habilement, énergiquement et heureusement exécutée, fut donc au plus haut point glorieuse pour les armes françaises. Elle était digne de mémoire par un autre côté que je veux faire ressortir ici. „Elle fut, contemporanément parlant, la „dernière de nos expéditions de guerre étudiée „et préparée comme on étudiait et préparait „autrefois les entreprises qui engageaient la „politique et l'honneur du pays. Par l'étendue „des prévisions, comme par l'étude et le choix „des moyens, cette préparation est restée à „l'état de modèle.”

Entrons dans quelques détails. Pour une entreprise offrant tant de chances d'insuccès, il fallait à l'armée un cadre solide et des hommes de choix. Ce fut sur ce point que se porta l'attention du ministre de la guerre. M. de Bourmont, jaloux d'effacer par une action d'éclat les mauvais souvenirs de 1815, qui pesaient sur lui, s'était réservé le commandement en chef. Il avait pris pour chef d'état-major le général Desprez. A la tête des trois divisions d'infanterie, étaient appelés les lieutenants-généraux Berthezène, de Loverdo et Des Cars. Un officier distingué, le maréchal de camp Valazé, commandait le génie, le maréchal de camp de Lahitte l'artillerie. La flotte obéissait au vice-amiral Duperré.

Seize régiments de ligne et deux régiments légers, chacun de deux bataillons, composaient l'infanterie de l'armée. On y avait joint quatre batteries de campagne, une de montagne et dix de siège, auxquelles il faut ajouter les services auxiliaires de l'artillerie, le génie, le train, les corps d'administration, de santé et de police, et trois escadrons de cavalerie suffisants, pensait-on, pour une campagne dont l'objet principal était le siège d'Alger. Toutes ces troupes formaient un total d'environ 30,000 hommes.

Le matériel était très-considérable. Outre les pièces de campagne, l'artillerie emmenait 82 pièces de gros calibre : canons, obusiers et mortiers. Les réserves de munitions, les outils, les approvisionnements de bouche, les tentes, les équipages et les objets d'ambulances et d'ho-

(1) L'armée française en 1879, par un officier en retraite

(1) Un volume in-8°. Plon, éditeur.

pitaux avaient été réunis en grande abondance.

Quant à la flotte, elle était composée de 104 navires de tous rangs que suivaient 572 bâtimens de commerce. Telle était la formidable expédition qui allait se présenter devant les Algériens stupéfaits.

* *

Le débarquement se fit dans un endroit indiqué depuis longtemps, par les marins, comme le plus propice à cette opération délicate. Le 14 juin, au point du jour, la presqu'île de Sidi-Ferruch, située à l'ouest d'Alger, se couvre de soldats français, étonnés de rencontrer si peu de résistance. Les bataillons se forment. Deux brigades s'élancent vers la gorge de la presqu'île, où des bandes ennemies avaient pris position avec du canon. On les chasse, on s'empare des pièces. C'est une première victoire.

L'esprit des troupes était admirable. Depuis le départ de France, leur ardeur n'avait pas décliné. Cette ardeur, tempérée par une bonne discipline, était un gage assuré de prochains triomphes. Seule, elle eut sans doute été impuissante, mais jointe à l'intelligence et aux talens des chefs, à une tactique habile et vigoureuse, elle devait produire les plus grands effets.

L'armée du Dey s'était concentrée en arrière de Sidi-Ferruch, au camp de Staoueli et, le 19 juin, 60.000 hommes s'élançèrent, en deux fortes colonnes, sur les avant-postes des divisions Berthezène et Loverdo. Les Français étaient pleins d'entrain. Depuis le débarquement ils n'avaient eu qu'un moment de sombres préoccupations, lors de la tempête qui, trois jours auparavant, avait menacé la flotte, encore chargée de vivres et de munitions, d'une destruction peut-être totale. Le péril passé, les troupes ne demandaient qu'à se battre.

Il entra dans le plan des Algériens de tourner les ailes de la position française, défendue par les deux divisions et toute l'artillerie. Le choc fut rude. Les milices d'Hussein parvinrent presque à déborder l'extrême-gauche. La ferme contenance des Français rendit vaine cette tentative. Enfin, des renforts étant arrivés, le général de Bourmont commanda l'attaque. L'artillerie se porta en avant et fit merveille. Le camp de Staoueli fut pris et l'ennemi se retira en désordre. La bataille était gagnée.

* *

L'armée se mit alors en marche et vint bivouaquer, après quelques escarmouches, sur le plateau de Sidi-Khalef où, pendant plusieurs jours, elle ne cessa d'être inquiétée par de partielles mais fréquentes attaques.

Un bataillon, surpris par des Kabyles le 27 juin, aurait même été entièrement détruit sans l'arrivée de prompts secours. Bref, la position était mauvaise. Il aurait fallu se rapprocher d'Alger, mais le débarquement des chevaux de trait, du matériel et des réserves de munitions et de vivres n'étant pas terminé, on ne pouvait se porter en avant. Les communications avec la base d'opération, restaient difficiles et trois brigades d'infanterie étaient employées au seul service d'escorte ou échelonnées, comme réserve stratégique, sur la route qui allait de Sidi-Ferruch au camp.

Enfin six brigades purent se mettre en mouvement vers Alger, dans la matinée du 29. Pendant cette marche, une erreur de direction, produite par une illusion d'optique, causa beaucoup de confusion et, en face d'un adversaire plus entreprenant, aurait pu se terminer par un désastre. Mais Dieu protégeait la France.

Au reste l'état-major, dans cette campagne, à côté des nombreuses qualités dont il fit preuve, donna parfois des ordres de marche défectueux. Il ne sut pas non plus toujours bien s'éclairer. Ajoutons que le peu de cavalerie dont il disposait excuse, jusqu'à un certain point, cette incurie. Quant aux troupes, elles se gardaient généralement avec négligence.

* *

La clef d'Alger était le château de l'Em-

pereur, occupé par 2000 Turcs et Maures et situé sur une colline dominant la ville. A peine eut-il été reconnu par le général en chef que la première parallèle fut ouverte à 700 mètres du fort, et six batteries, au total 26 bouches à feu, furent construites et armées. Cinq jours suffirent à l'achèvement de ces batteries, pendant lesquels les soldats du Dey ne cessèrent d'escarmoucher et de faire tomber sur les assiégeants une pluie de projectiles.

Le 4 juillet, à quatre heures du matin, le canon français commença à battre en brèche les murailles de la forteresse. L'effet fut prodigieux. A dix heures, le feu du château était éteint; ses défenseurs en faisaient sauter une partie et s'enfuyaient vers la ville. Celle-ci était prise de fait. Hussein dut s'avouer vaincu. Sans songer à tenter une inutile résistance, il entama, dans l'après-midi, des négociations avec M. de Bourmont, et le lendemain, à midi, l'armée victorieuse faisait son entrée dans la capitale de l'Odjak.

Ainsi que le dit M. Rousset, en empruntant les expressions d'une proclamation, adressée aux troupes le 6 juillet 1830, „vingt jours avaient suffi pour la destruction de cet Etat, dont l'existence fatiguait l'Europe depuis trois siècles.”

* *

Une administration provisoire fut organisée dans Alger et, après le départ du Dey, M. de Bourmont songea immédiatement à étendre l'influence française dans ces contrées. Deux expéditions furent envoyées, l'une à Oran, l'autre à Bone. Une troisième, commandée par le général en chef en personne, eut pour objectif Blidah, petite ville située à l'intérieur du pays. Ce ne devait être qu'une promenade, ce fut en réalité „une vraie journée de guerre.” On put juger dès lors, par l'hostilité des indigènes, quelle peine coûterait la soumission de ces populations belliqueuses.

Sur ces entrefaites arrivèrent les premiers bruits de la révolution parisienne. Bientôt confirmés par une dépêche du général Gérard, ils jetèrent le trouble dans les esprits. Enfin M. de Bourmont reçut la nouvelle officielle de sa disgrâce et de son remplacement par un ancien divisionnaire de l'empire, le général Clausel.

Le vainqueur de l'Odjak dut s'en aller chercher un asile sur une terre étrangère, et il n'obtint même pas, pour effectuer sa traversée, un navire de la flotte. Il partit à bord d'un brick autrichien. C'est ainsi qu'une politique impitoyable récompensait l'homme „qui avait eu l'honneur de planter, en terre musulmane et barbare, le premier jalon de la civilisation chrétienne et française.”

* *

Les lignes que nous venons de citer terminent le récit de M. Rousset. Tous ceux qui le liront regretteront sans doute qu'il ne se poursuive pas à travers les péripéties de la conquête de l'Algérie entière. Espérons que le savant académicien n'abandonnera pas la colonie à son berceau et la suivra dans ses développements successifs. La prise de Constantine, la bataille d'Isly et tant d'autres faits glorieux pour les armes françaises, joints aux détails d'organisation et de civilisation, méritent d'être retracés par la plume qui a si parfaitement décrit les commencements de la guerre d'Afrique. En un mot, c'est une histoire complète que nous attendons de celui qui vient d'en donner, avec tant de charme et d'éloquence, le premier et plus beau chapitre.

DON HENRIQUE.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Nous avons à appeler aujourd'hui l'attention de nos lecteurs sur une modeste plante que tout le monde connaît de réputation, mais qui n'est pas assez utilisée, au point de vue alimen-

taire comme au point de vue médicinal. Pour tant le cresson offre sous ces deux rapports des propriétés très-recommandables. En Belgique, on en fait généralement peu de cas; il n'en est pas de même en France: on calcule que les Parisiens seuls en consomment annuellement plus d'un million de bottes.

Le cresson se compose de divers éléments selon les lieux où il a cru: d'huiles sulfureuses, surtout quand il a reçu plus de soleil pendant sa végétation et qu'il est en fleur, de fer et d'iode quand il a cru dans des eaux ferrugineuses, de phosphate quand il a été plus fumé.

On doit donc, pour l'employer comme remède, connaître l'endroit d'où il provient, mais d'une manière générale ses qualités sont dépuratives, digestives, excitantes, fondantes, toniques et antiscorbutiques.

Ce que l'on ne sait pas assez, c'est que le cresson cuit est un excellent légume; on le prépare comme les épinards. Quand il a été blanchi et cuit, il perd sa saveur piquante, il n'est plus excitant, et comme il ne contient pas de sucre, son usage peut être recommandé aux personnes atteintes de certaines maladies, du diabète, par exemple.

Pour faire prospérer le cresson de fontaine, qui croît naturellement dans tous les cours d'eau, on doit le débarrasser des autres plantes aquatiques dont le voisinage pourrait gêner son développement. On le multiplie et on le propage en repiquant de distance en distance quelques tiges qui prennent racine et s'étendent en peu de temps. Dans les villes on peut cultiver cette plante dans des cressonniers artificielles.

La plus simple des cressonniers se compose d'un baquet à demi plein de terre sur laquelle on verse assez d'eau pour que les plantes en soient submergées; on renouvelle cette eau aussi souvent que possible et l'on récolte pendant toute l'année du cresson en quantité suffisante pour satisfaire les besoins d'une famille. Mais ce cresson ne vaut jamais celui que l'on obtient par le moyen suivant: On creuse dans le potager deux ou trois fosses que l'on nivelle exactement, en leur ménageant une pente peu sensible, et que l'on entoure d'un rebord peu saillant. A la partie supérieure, on introduit de l'eau qui recouvre les fossés en large nappe et s'écoule par une brèche ouverte dans la partie inférieure. On plante le cresson dans le fond de ces fosses, opération qui consiste simplement à disposer, à plat sur le sol, des tiges de cresson et à les maintenir par de petites fourches de bois, afin que le courant de l'eau, bien que très-faible, ne puisse les entraîner avant qu'elles aient pris racines, ce qui, du reste, a lieu avant huit jours. — On peut faire une récolte de cresson chaque semaine, mais il ne faut pas trop épuiser les pieds, afin qu'ils puissent repousser. Tous les dix ans, il faut mettre les planches à sec pour renouveler le terrain ou le fumer, avant d'y planter de nouveau du cresson.

Il importe de remarquer qu'il existe une plante vénéneuse, le „scium modiferum” ressemblant beaucoup à celle qui vient de nous occuper.

ÉLOY.

DE LA FORME DES LIVRES CHEZ LES ANCIENS.

De nombreuses controverses ont eu lieu, entre les érudits, sur la forme des livres chez les anciens. Voici un bref résumé des travaux faits jusqu'à ce jour:

Commençons par dire que l'on tomberait dans une profonde erreur si l'on se représentait, par exemple, la bibliothèque d'un Romain, ami des lettres, sous l'aspect de nos bibliothèques actuelles. — A Rome on appelait les manuscrits en rouleaux „volumina,” du latin „volvere.” parce que les manuscrits étaient roulés sur eux-mêmes; de là le mot „volume.”

Ainsi, lorsqu'un libraire était chargé de faire un livre des œuvres d'un auteur, il commençait par se munir d'une certaine quantité de feuilles

de papyrus ou de parchemin, puis il les collait les unes à la suite des autres, de manière qu'elles formassent une longue bande, et quand elles étaient bien séchées il passait dessus une pierre ponce afin d'enlever les aspérités et les bavures de la colle.

Ces préparatifs achevés, on divisait, par des lignes, la bande en pages égales, de forme et de dimensions à peu près pareilles aux nôtres,

en ménageant des marges dans le bas, dans le haut et des deux côtés; ensuite on transcrivait l'ouvrage sur ces pages, en se servant pour écrire d'un roseau taillé de la même façon que nos plumes, et d'une encre généralement composée de gomme et de noir de fumée.

La bande ne recevait de caractère que d'un côté, et ces caractères étaient tracés de gauche à droite; la disposition des mots, la suc-

cession des lignes était identiquement semblable à celles que l'on observe aujourd'hui.

Le volume commençait ainsi à la gauche du lecteur, et la dernière page se trouvait par conséquent à la droite, tout à l'extrémité de la bande. Cette dernière page se rattachait fortement par sa marge de droite à un morceau de bois arrondi en cylindre, et d'une longueur dépassant un peu la hauteur de la bande. Ce



LA FEMME DU MARIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. U. BUTIN.

cylindre était la pièce principale, l'âme du volume, qui se roulait tout autour de lui dans une direction horizontale.

La couverture s'attachait en prolongement à la marge de gauche de la première page, qui, le volume fermé, formait, par son revers, la partie supérieure du rouleau. Cette couverture, faite en fort parchemin, était de la hauteur du rouleau, afin qu'elle pût l'envelopper entière-

ment en se roulant; on la garnissait de petits cordons destinés à serrer fortement le volume et à l'empêcher de se dérouler. Elle était peinte à la partie extérieure, qui portait, en gros caractères, le titre du livre. La partie intérieure, précédant, à la gauche, la première page écrite du volume, était ordinairement remplie par la dédicace, accessoire obligé de presque tous les ouvrages romains.

On voit par là que ces livres étaient beaucoup moins commodes que les nôtres pour le lecteur; on ne pouvait les parcourir, et pour lire la dernière page il fallait tenir tout le volume déroulé.

Ceci se rapporte à la forme générale des livres; mais on les confectionnait avec plus ou moins de soins, on les ornait avec plus ou moins de recherche, car il y avait parmi les

Romains des rouleaux de prix comme parmi nous des volumes de luxe.

On connaissait et on pratiquait à Rome l'artifice des encres de diverses couleurs, et l'art des vignettes, si généralement employées au

moyen-âge pour donner du relief au corps de l'écriture, et pour faire ressortir les titres et les fins des chapitres. Les tranches étaient nettement taillées, et la pierre ponce les rendait douces au toucher. L'imagination des

libraires s'exerçait aussi dans le travail des couvertures; on les peignait en couleurs purpurines; les titres brillaient tracés en lettres d'or, et les cordons étaient aussi élégants que possible.



LA COURONNE DE MARGUERITES, D'APRÈS UN TABLEAU DE M. POHLE.

C'est surtout dans la décoration du cylindre ou plutôt de ses deux extrémités, qui dépassaient les rouleaux, que les bibliophiles romains faisaient éclater leur vanité fastueuse. Tout le cylindre était quelquefois d'ivoire ou d'ébène,

mais ordinairement ces deux riches matières ne servaient qu'à l'ornement des deux extrémités. On les y combinait avec l'argent, avec l'or, et souvent même ces deux bouts arrondis en bouton recevaient une garniture de perles

ou de pierres précieuses.

On parfumait enfin les rouleaux d'essence de cèdre, pour les faire exhaler une douce odeur et pour les préserver des ravages des vers.

On comprendra que ces livres, étant tels

qu'il vient d'être dit, les bibliothèques anciennes devaient être disposées tout autrement que les nôtres

Ces bibliothèques consistaient, en effet, en plusieurs séries de petites cases profondes, dans lesquelles on plaçait les rouleaux comme dans un étui.

Cette forme des livres anciens, qui équivalaient tout au plus au dixième de nos volumes ordinaires, explique aussi la prodigieuse fécondité de quelques auteurs de l'antiquité, auxquels on attribue la puissance d'avoir composé des centaines et même des milliers de volumes.

* * *

Les découvertes faites à Herculaneum, ont complètement éclairci cette question. Parmi les peintures retrouvées là, plusieurs représentent des volumes entre les mains des personnes qui les lisent; tous ceux qui sont ouverts, se déroulent, à l'exception d'un seul, horizontalement de gauche à droite, dans le sens de leur longueur. L'écriture qu'on y a figurée, est divisée en petites colonnes perpendiculaires. Le papier se déroulant dans la même direction que l'écriture, c'est-à-dire de droite à gauche, une ligne écrite d'un bout à l'autre du rouleau, aurait été d'une longueur démesurée, et il aurait fallu rouler et dérouler le manuscrit autant de fois qu'il y aurait de lignes : la division en colonnes remédiait à cet inconvénient et à d'autres qui se devinent aisément.

Ajoutons que les volumes avaient les dimensions les plus variées; tandis que quelques-uns étaient à peu près de la grosseur d'une petite baguette, on en a trouvé un à Herculaneum, qui renferme jusqu'à cent-dix colonnes d'écriture, et un autre, dont la longueur est de plus de vingt mètres.

Z.

LE VOILE.

Il est admis que la femme que l'on ne voit pas, est toujours plus jolie que celle que l'on voit; — d'où cet axiome : Une femme voilée est toujours jolie.

En général, le voile me rappelle toujours un peu Galatée qui s'enfuit, en riant, sous les saules. C'est la coquetterie plus que la pudeur, qui a serti ses fils de soie.

Je ne me sens pas le pédantesque courage d'écortcher force mots grecs et latins, pour conclure, sur de savantes autorités, que l'origine du voile se perd dans la nuit des temps.

On le retrouve chez tous les peuples et à toutes les époques, comme expression de douleur ou symbole de chaste modestie. Quelquefois, au moyen-âge, il devient une distinction sociale.

Mais notre voile de toilette ne doit chercher sa vraie origine que dans l'Orient, le pays des sensualités et du soleil. Il fallait bien un prétexte à son invention.

* * *

Une femme voilée à toujours je ne sais quelle irrésistible fascination. On s'écarte respectueusement de son chemin; on se retourne involontairement pour l'accompagner du regard.

La femme voilée exerce sur nous une autre séduction encore; c'est souvent un mystère qui marche et qui nous échappe.

En tous cas, reconnaissons que sous le tatouage du voile, le regard est plus scintillant, les dents ont plus d'éclat, le sourire plus de grâce.

Et pourtant jamais le nacre du teint, l'émail des dents, l'ébène des sourcils ne doivent nous causer une plus juste défiance.

Mais ne soulevons pas ces frêles chiffons de dentelle. Ne serait-ce pas imiter ces enfants, qui brisent leurs jouets pour regarder ce qu'ils contiennent, et maudissent aussitôt leur inquiète curiosité?

Laissons donc les voiles interlopes flotter en paix sur des visages mosaïques. Au risque d'y être pris quelquefois, nous y gagnerons encore.

* * *

L'usage du voile est devenu général aujourd'hui, grâce à l'imitation.

Il y a plusieurs sortes de voiles, sans parler du voile de mariage. Il est toujours fait, celui-là, de tulle illusion.

Il y a surtout le voile de ménage, à l'usage des femmes mariées; voile respectable qui n'a d'autre souci que de cacher les avaries d'un chapéau fané ou hors saison.

Bref, Dieu sait ce que le voile cache sous ses mailles surnoisées de ruse et d'osanores. Il tend mille pièges à notre crédulité, il conspire contre notre repos. Il est le complice de toutes les trahisons, il protège tous les mensonges.

F. HENRIET.

LE FUSTIGÉ.

Autrefois, à Mons, en Belgique,
Un certain malfaiteur flamand,
D'après un ordre juridique
Exécuté par un agent,
Que j'appellerai Dominique,
Devait, sur la place publique,
Et dans chaque rue, en passant,
Subir un honteux châtement.

A cet aspect tragi-comique
La foule s'amasse à l'instant,
L'artisan quitte sa boutique
Pour voir passer le patient
Promené sur un âne étique,
Qui chemine si lentement,
Q'on dirait qu'il dort en marchant,

En vain le pauvre diable applique,
Et par-derrière et par-devant,
Ses deux talons à la bourrique,
Pour hâter son pas indolent.
Rien n'y fait. Cet âne apathique,
Faute d'éperon qui le pique,
N'en marche que plus gravement.

— Peste soit du paralytique,
Disait notre homme impatient.
Puis à la fin, se retournant
Vers le correcteur flegmatique,
Qui va toujours sur lui frappant,
Il lui dit d'un ton pathétique :
— De grâce, monsieur Dominique,
Puisque vous tenez l'instrument,
Donnez de ma part, en passant,
Deux ou trois coups à ma bourrique
Pour qu'elle aille plus lestement.

M. F.

TROMPÉ, MAIS FIDÈLE.

Nouvelle.

V.

Alfred, heureux et joyeux, prodigeait le temps de ses vacances entre l'étude et la promenade. Comme autrefois, il se rendait pour ainsi dire journallement au château; il y accompagnait le plus souvent sa sœur Marie, qui était restée l'amie et était devenue la confidente de Léonie. Le père de celle-ci se flattait, à tort pourtant, car richesse n'est pas science d'or, d'être l'homme le plus instruit de la contrée. Il se faisait donc un plaisir, pour faire admirer les connaissances qu'il croyait posséder, d'inviter le lauréat du Gymnase de Bonn à venir passer une partie de ses journées auprès de lui. Celui-ci sentit bientôt, dans sa science simple et naïve, à quelle tête creuse il avait affaire. A tout autre il aurait fait comprendre indirectement que son interlocuteur faisait fausse route quand, par des phrases emphatiques et vides de sens, il croyait trouver en lui un trop facile admirateur. Mais cet homme était le père de Léonie, et, à ce titre seul, il avait droit tout au moins à son respect et à son prudent silence, toujours pris pour une tacite approbation. Aussi Alfred avait-il pour ainsi dire entrée libre à la maison de campagne.

Dans ses visites, le jeune homme rencontra souvent la jeune fille se promenant toute pensive au milieu des parterres odoriférants. Chaque fois elle lui avait tendu la main; chaque fois il avait compris à son regard qu'il ne lui

était pas indifférent, que cette amitié d'enfance, qu'on pouvait nommer fraternelle, avait subi une certaine transformation. Alfred avait dix-neuf ans; Léonie en avait dix-huit. Beau temps, temps fleuri du printemps de la vie, époque des aspirations douces et généreuses, où le cœur s'ouvre, s'enflamme sous le souffle brûlant de la jeunesse et de l'illusion! temps où l'on ne connaît que les rêves dorés, le parfum des fleurs, le chant des oiseaux. Était-il donc étonnant que Léonie, la privilégiée du sort, elle pour qui la jeunesse prodiguait ses plus doux sourires, effeuillait ses plus belles fleurs, sentit naître ce feu en son âme, ce feu!... Était-ce étonnant qu'elle se sentit de plus en plus attirée vers ce jeune homme beau, fort, doué des plus nobles qualités et que son père semblait aimer et respecter? Pourtant, elle ne pouvait encore, inexpérimentée qu'elle était, définir ce sentiment étrange qu'elle ressentait et qui accélérât les battements de son cœur, à l'approche de celui qui avait été l'ami de son enfance.

Depuis quelques jours pourtant, une certaine réserve s'était, comme subitement, établie entre les deux jeunes gens. Ils sentaient chacun, sans s'en rendre compte, que quelque chose d'extraordinaire se passait en eux, et qu'un problème inconnu, mais d'où devait dépendre peut-être leur destinée, allait se résoudre.

Le temps que l'on passe au sein du bonheur s'envole rapide comme la fumée. Les vacances étaient sur le point de finir; quelques jours encore, et une nouvelle séparation, plus cruelle peut-être que la première, serait nécessaire.

Les cours de l'Université allaient s'ouvrir. Alfred s'effrayait à l'idée seule de séparation.

Il venait de faire ses adieux au digne et vieux pasteur qui avait guidé ses premiers pas dans le chemin de la vertu. En marchant, il songeait aux pieux conseils qu'il venait de recevoir avec reconnaissance, mais bientôt un autre genre d'idées envahit son esprit. Il devait partir le lendemain, et maintenant il allait faire ses adieux à Léonie.

Il était entré dans le jardin encore tout paré de fleurs et de verdure. Sans trop savoir où il allait, il passait et repassait par ces chemins qu'il avait si souvent parcouru avec elle.

Fatigué et l'âme émue, il se laissa tomber sur un banc rustique.

— Comme il est doux, se disait-il, de revivre dans ses souvenirs!...

Et la tête penchée sur la poitrine, le jeune homme rêva... Il vit deux enfants jouant dans la verte prairie; il les vit croître; ils étaient beaux; ils s'aimaient tendrement.

Il était assis là depuis longtemps, comme séparé du monde entier. Aussi n'entendit-il pas le bruissement léger des feuilles qu'un pied plus léger encore venait de fouler, ni le frôlement d'une robe de soie.

C'était Léonie, qui venait, sans le savoir, de surprendre le jeune étudiant.

VI.

Un instant interdite, la jeune fille se mit à contempler son ami d'enfance. Un doux sourire errait sur ses lèvres. Puis elle lui toucha légèrement l'épaule. Alors il sembla se réveiller d'un profond sommeil et leva la tête...

— Ah! c'est toi, Léonie, murmura-t-il.

— Dis-moi, fit doucement la jeune fille, à quoi pensais-tu donc?

— Je rêvais, reprit-il avec un léger tremblement dans la voix.

— Et quel était ton rêve? demanda-t-elle en s'asseyant à côté de lui.

— Tu veux le savoir, Léonie?

— Oui, je suis un peu curieuse, fit la jeune fille avec un sourire.

— Je voyais dans mon rêve, dit Alfred, deux enfants que la nature avait séparés, mais que Dieu avait créés l'un pour l'autre. Je les voyais jouant dans les prés et les bois, elle et lui. Ils se chérissaient. L'une était devenue une belle jeune fille, bonne, tendre et pieuse. Et puis, c'était par une magnifique matinée de printemps, je la vis, vêtue de blanc, agenouillée au pied de l'autel du village. Un jeune homme tout ému lui tenait la main, en tremblant. La bénédiction de Dieu par la voix austère du

vieux prêtre descendit sur eux!... Et puis, là, plus loin, dans une jolie maison ombragée d'arbres touffus, entourée de fleurs et de verdure, au pied d'une charmante colline, je vis un berceau recouvert d'une gaze légère comme le vent, transparente comme l'eau!... Une jeune femme, la fiancée de tantôt, était assise à côté du berceau, regardant avidement, et semblant en recueillir chaque souffle, un petit ange rose reposant doucement... „Mère, mère, soupira soudain le petit être en ouvrant les yeux et en tendant, avec un sourire, ses petits bras potelés!... „Mère, mère!...” Et le père ravi serrait avec amour la mère et l'enfant sur son cœur... Et sais-tu, Léonie, qui était ce couple fortuné, ainsi entrevu à travers les voies de l'avenir?

— Non, soupira-t-elle timidement.

— Cette mère, reprit Alfred avec une exaltation croissante, amie, c'était toi!... ce père, moi!...

La blonde et timide enfant avait tenu longtemps les yeux baissés, tant son émotion était grande, mais soudain elle leva la tête. Sur sa figure, qu'animait une légère rougeur, brillaient les signes d'un inexprimable bonheur. Elle semblait envelopper Alfred d'un regard d'une tendresse et d'une douceur ineffables; elle y fit passer tout ce que sa jeune et belle âme devait ressentir en ce moment solennel.

Soudain elle voulut parler, mais aucun son ne put s'échapper de ses lèvres émues.

— Chère Léonie, soupira le jeune homme en serrant sa main dans les siennes; vois, autour de nous tout s'aime dans la nature!... Et toi, Léonie, et toi?...

— Moi, répondit doucement la jeune fille, en tâchant de sourire à travers les larmes qui s'échappaient de ses yeux, moi, je t'aime aussi!...

Jamais, dans sa naïve innocence, Léonie n'avait pu définir ce sentiment, cette attraction inexplicable qu'elle avait ressentie pour le jeune Alfred. Un éclair venait de jaillir. Elle venait de tout comprendre, et l'amour le plus saint, un amour sans bornes, venait de naître dans son cœur. Ah, que leur ange gardien dut sourire aux mots de divine tendresse que prononcèrent leurs voix émues!...

Depuis quelques jours déjà, les habitants de la maison de campagne n'avaient pu se rendre compte du changement survenu dans l'existence de leur unique enfant. Gaie, sans soucis autrefois, elle était devenue parfois triste, le plus souvent pensive. Puis quand, par hasard, au milieu de sa rêverie, le père prononçait le nom d'Alfred, comme mue par un ressort inconnu, comme une personne qui reçoit un choc électrique, elle levait la tête, et une toute autre expression paraissait sur son visage. Souvent la mère, plus clairvoyante que le père, elle qui avait été jeune aussi et dont le cœur, qui sait? avait eu aussi des secrets, la mère, dis-je, dont la sensibilité ne s'était point complètement émoussée au contact des choses matérielles de la vie, avait bien des fois surpris une larme dans l'œil de sa fille. Pourtant, quand elle s'informait discrètement de la cause de ces larmes, l'innocente enfant, qui ne savait point mentir, l'embrassait en rougissant et ne répondait pas. Elle en conclut que sa fille devait aimer Alfred, ou du moins ressentir pour lui un de ces sentiments qui ne diffèrent guère de l'amour.

Le père et la mère se dirent pourtant que le départ prochain du jeune étudiant pour l'Université, l'absence et le temps, ces grands médecins qui guérissent les plus cruelles blessures du cœur, étoufferaient aussi ce germe d'amour chez leur enfant; c'est pourquoi ils ne s'en effrayaient pas trop.

Alfred cependant avait remarqué que les propriétaires de la maison de campagne étaient devenus plus réservés envers lui, et qu'ils mettaient moins d'instances dans leurs invitations. Aussi l'idée d'une opposition insurmontable qu'il devait attendre de la part des parents de Léonie, fit passer en cet instant de bonheur un nuage sur son front radieux. Léonie le vit.

— Qu'as-tu donc? Serais-tu triste maintenant? ajouta-t-elle avec un ton de doux reproche.

— J'ai le ciel dans mon cœur, répondit le jeune homme, mais j'ai là aussi un triste pres-

sentiment. Tes parents sont riches, Léonie, et moi, je n'ai rien... me comprends-tu?...

— Tranquillise-toi, reprit la jeune fille; pendant ton absence je parlerai souvent de toi, de tes succès, de tes mâles vertus, et mes parents, qui t'aiment et t'estiment déjà, t'estimeront tous les jours davantage. Donc, courage et espoir.

Le lendemain, le jeune homme alla faire ses adieux aux parents de Léonie.

Ils semblèrent se départir de leur réserve des jours précédents, et lui firent l'accueil le plus bienveillant. Ils étaient, en effet, heureux au départ de celui qui, par sa seule vertu, avait conquis le cœur de leur enfant. Les jeunes amoureux se méprirent sur cet intérêt feint et sur ce semblant d'amitié; aussi quand, du moment de la séparation, leur regard se rencontra, ils y firent passer toutes leurs joies et toutes leurs espérances.

Un courage sans bornes remplissait maintenant l'âme de notre héros. Il était aimé de Léonie! A lui maintenant de se rendre digne d'elle, à lui de briller par son travail et de combler, par la renommée et la gloire, la distance que les gens du monde, dans leur matérialisme, établissent entre les adorateurs du Veau d'Or, et ceux que la fortune ne combla pas de ses faveurs.

(A continuer.)

D^r C. PARET.

MARCHAND CONTRE MARCHAND.

Roman de mœurs.

XIII.

M^{me} Boulling, née et élevée à Fehdingue, n'avait peut-être de sa vie dépassé la banlieue. Etant demoiselle, elle allait souvent embellir de sa présence les églises des villages voisins, certains jours de grandes fêtes religieuses, mais une fois mariée, elle s'interdit ces excursions, parce qu'elle crut ne pouvoir décentement détourner de son ménage des yeux d'Argus, avec lesquels elle observait chaque copeau, chaque tranche de pain. Elle était passée maîtresse dans l'art de changer les deniers en écus. Aussi ne fallait-il pas chercher d'autres qualités chez elle, car elle était un assemblage, un vivant tableau de toutes les bêtises, de tous les défauts qui rendent une ménagère provinciale haïssable à tout galant homme dont l'esprit est cultivé.

On sait que l'emploi des espions, même dans la guerre, est condamné par tous les moralistes; selon eux, il avilit la dignité de l'homme. Mais M^{me} Boulling employait, au sein de la paix la plus profonde, quantité de mouchards dans les maisons marquantes, sans excepter même celles de ses plus intimes amies. Ils étaient chargés de lui conter, dans les plus grands détails, tout ce qui s'y passait.

Ces rapports la mettaient en état de compter toutes les bouchées que chacun avalait, de sorte qu'elle s'indignait d'apprendre qu'on eût mangé un peu plus que ce qui est nécessaire pour prolonger la vie. Elle passait tout au plus la pâtisserie aux gens aisés, pendant les grandes fêtes de l'année. Quant aux ingrédients qu'on y employait, — sans que sa boutique les eût fournis, — elle n'entendait pas raillerie quand ils étaient prodigués. Apprenait-elle, par malheur, qu'on s'était régalé d'un gâteau, hors de ce temps, elle croisait les mains par-dessus sa tête et prophétisait la ruine de la maison.

Elle usait de la même rigueur contre les transgresseurs des lois somptuaires qu'elle avait établies à Fehdingue, surtout à l'égard du beau sexe, suivant l'état et la famille de chacun; et elle ne cessait de les publier en pleine boutique.

Malheur à la femme et à la jeune fille dont la mise passait la ligne qu'elle avait tracée pour elle! Alors quand la personne était jeune et jolie, elle déclarait qu'il y avait là-dessous quelque intrigue malhonnête, et qu'elle finirait mal.

Les personnages énigmatiques du château lui donnaient surtout de la tablature.

A quelle classe appartenaient-ils? d'après quels principes pouvait-on régler la dépense de leur table et de leurs habits? Le vieil habitant du Heldenstein était un protégé. Il paraissait alternativement riche et pauvre. En-

veloppé dans une simple redingote, le regard sombre, il semblait accablé de peines domestiques et d'inquiétudes sur son existence; et, cependant, il faisait jaillir tout-à-coup, pour les incendiés ou d'autres indigents, une source d'or dont un prince n'aurait pas rougi.

Depuis sept ou huit ans, M^{me} Boulling s'était mise à la torture pour être au moins instruite de la chère qu'on faisait à sa table, sans pouvoir y réussir. Sa vieille cuisinière, qu'il avait amenée des pays lointains, était insociable, un vrai hibou femelle qui ne voulait absolument faire aucune connaissance à Fehdingue. Elle se refusait, comme une sourde et muette, à toute communication amicale qu'on lui proposait au marché. Au reste, elle s'y montrait rarement, et n'avait jamais mis le pied dans la boutique; c'est pourquoi le point litigieux était de savoir si la cuisine du château, semblable à ces couvents soumis à une règle sévère, se passait absolument d'épicerie, ou s'en fournissait ailleurs.

On était d'autant moins capable de pénétrer ces mystères, qu'aucun espion ne pouvait s'introduire dans ce séjour.

L'habitant du manoir et son monde s'étaient mis sur le pied de ne recevoir aucune visite.

Lorsqu'en qualité d'agent plénipotentiaire du comte de Wartstein, il devait donner audience à quelqu'un, il le recevait dans une salle écartée et nue, qui mettait en défaut la curiosité la plus avide. Il joignait en outre à son sérieux glacé un ton très-laconique, ayant à ses côtés un grand chien de chasse, dont les yeux ardents observaient chaque mouvement de l'étranger.

Toutes ces précautions ôtaient le courage et l'envie de l'espionner. Mais M^{me} Boulling savait se dédommager. Son imagination vive et créatrice suppléait aux lacunes de la réalité, et elle répandait les bruits les plus étranges sur les habitants du château.

— Quand ce vilain vieux, disait-elle, s'avance suivi de son grand chien, n'a-t-il pas l'air d'un chef de brigands? S'il ne l'est pas, au moins a-t-il des liaisons avec l'esprit malin; car il faut vivre chaque jour que Dieu fait, et où prend-il tout cela? Il n'a jamais acheté pour un denier dans notre boutique. Mais que Dieu préserve tout chrétien de ses fournisseurs! Un nain, qui n'a pas plus d'une aune de haut, va et vient dans le château. Vers minuit, il gravit la montagne en traînant de très-grands sacs. Rien n'est plus vrai, et j'ai de bons garants de ce que j'avance. Des gens dignes de foi m'ont encore assuré avoir vu de leurs propres yeux un dragon de feu, pesamment chargé, voler de nuit vers le château, et y descendre par une cheminée. C'est une vérité que j'affirmerais par serment, et chaque fois que le caissier infernal est arrivé, ce vieux sorcier fait des aumônes considérables à la canaille et aux mendiants. En vérité, il n'y a pas grand mérite à cela, et celui à qui l'argent vient de cette source, et par la cheminée, peut bien le jeter par la fenêtre, pour être appelé le père des pauvres.

Au reste, M^{me} Boulling ne pouvait souffrir qu'on dit du bien de quelqu'un. Elle y mettait sur-le-champ une restriction par un „mais” qu'elle prononçait d'une voix de tonnerre; et, à force de médisance, elle finissait par changer le blanc en noir. Elle affectait souvent de faire l'éloge d'une personne; alors le „mais,” sa conjonction favorite, venant à la traverse, détruisait tout ce qu'elle avait dit de louable, et les traits de la calomnie n'en blessaient que mieux.

XIV.

Quelques mots maintenant des demoiselles Boulling.

Pour bien peindre Dorothée, l'aînée, il suffira de dire que c'était une pomme aigre qui n'était pas tombée bien loin de la souche maternelle. Cependant, M. Noher voulut à toute force cette pomme, jouissance que les parents lui refusaient, parce que, bien qu'il fût le premier magistrat de la ville, ses honoraires étaient très-minces.

Wilhelmine, la cadette, était une jolie fille de seize ans, si différente de corps et d'esprit du reste de la famille, que la mère avait coutume de dire, dans sa colère, que c'était un

enfant supposé que l'esprit malin avait substitué au véritable, pendant ses couches. Il est vrai de dire que Wilhelmine ne se conformait point du tout aux mœurs de la maison.

Lorsque, assise dans son tribunal, devant la cafetière odorante, et entourée de commères babillardes, représentant autant d'échevins, sa mère faisait le procès à toute la ville de Fehdingue, la donzelle, sournoise, ne soufflait pas mot, et si elle ouvrait sa petite bouche, c'était pour défendre et absoudre une personne condamnée. Cet avocat recevait d'ordinaire, pour honoraires, quelques soufflets de la maman.

Elle n'en reprenait pas moins la parole à la prochaine séance.

Mais, au grand scandale de toute la parenté, elle s'était faite la protectrice des domestiques, éternellement tourmentés et persécutés par le reste de la famille. Elle cachait tous les petits dommages et désordres de la cuisine.

Chargeait-on Wilhelmine de couper la gorge aux poulets et aux pigeons, elle se cachait bien vite dans quelque coin où personne ne s'avisait de l'aller chercher, ou bien elle s'évadait de la maison et n'y revenait que quand les victimes avaient expiré sous les rudes mains de sa mère ou de sa sœur.

Ainsi le caractère de Wilhelmine était en tout opposé à celui de sa grossière et insolente famille.

Comme on la rudoyait souvent et qu'on la traitait de sottise et d'imbécile, elle s'isolait tant qu'elle pouvait, souffrant patiemment toutes sortes d'oppressions, pourvu qu'il lui fût permis de cultiver ses fleurs, de lire une petite demi-heure, ou de jouer du piano; mais on la raillait de ces plaisirs innocents, ou même on les lui interdisait.

— Les fleurs, disait le père, n'ont aucune valeur solide; il n'y a que les oisifs qui s'amuse à lire, et la musique n'est qu'un charivari insipide.

Il avait donné à ses enfants un maître d'écriture et d'arithmétique, et ce brave homme enseignait gratis, à son écolière, ce qu'il savait de musique.

Nous terminerons cette suite de portraits par celui de M. Polycarpe, qui faisait comme partie de la famille.

Il tenait depuis plus de trente ans, dans cette boutique, la balance des épiceries, et il la tenait plus consciencieusement que Thémis ne fait la sienne, ne donnant pas volontairement la valeur d'un grain de sable au-delà du poids, mais aussi ne souffrant pas qu'il y manquât quelque chose. Il en usait ainsi sans distinction de personne. Une jeune et jolie fille n'achetait pas chez lui à meilleur marché que la vieille édentée qui se traînait sur ses béquilles. Cela n'empêchait pas le rusé célibataire d'être si galant à l'égard des belles de Fehdingue, qu'elles s'imaginaient profiter avec lui. Il protestait à l'une que sa beauté était de première qualité; il s'entretenait avec l'autre de la hausse ou de la baisse du cours des sentiments tendres; avec une troisième, du bilan des cœurs, etc. Son patron lui parlait d'un autre style.

— Monsieur Polycarpe, vous êtes un âne, lui disait-il souvent.

Comme il lui faisait ce compliment à propos de rien, le commis ne paraissait nullement s'en affecter.

En effet, le naturel de Polycarpe tenait un peu de celui des chiens. Il souffrait qu'on le maltraitât sans sujet, et n'en restait pas moins fidèle et attaché. Ensuite, le moindre signe de bienveillance le portait au ciel, de sorte qu'il se serait jeté dans le feu pour son maître.

XV.

Nous avons vu, — le lecteur s'en souviendra sans doute, — que Polycarpe suivait à pas de loup l'aubergiste et les deux amis, Franz et

sition de manger, fut obligé de jeûner aussi, parce qu'on lui avait enjoint de s'aboucher avec M. Kilhasse, le commis du gouverneur, afin de s'instruire de l'affaire de Fasmann. Il lui était défendu de repaître à la boutique, avant d'avoir pris les informations les plus exactes. Aussi M. Noher le vit-il rôder autour de sa maison. Polycarpe espérait que d'un instant à l'autre son ami en sortirait. Mais celui-ci n'avait garde de sortir; car son chef l'avait cloué au bureau, en lui faisant transcrire le procès-verbal des prétendus brigands.

Lorsque le bon Kilhasse eut étudié son rôle, le directeur ne jugea plus à propos de le surveiller, et il le quitta pour se rendre à l'auberge de Fas-

mann. Il avait à peine tourné les talons, que l'espion affamé se glissa dans la maison, prit pour argent comptant le conte bleu dont on le régala, et s'en alla le porter tout chaud à son patron, qui commença dès lors à respirer librement.

Cependant, une méchante voisine, voulant se procurer quelque crédit chez Boulling, avait noirci dans son esprit la veuve du sergent, et nous avons vu comment il était accouru pour la punir.

Tel était le fil des événements que Franz avait provoqués à Fehdingue.

Environ huit jours après son départ, un étranger entra dans la boutique de Boulling et demanda du tabac. Polycarpe, qui se trouvait seul alors, s'effraya à la vue de cet homme, car ce ne pouvait être qu'un des brigands qui, d'après le fameux procès-verbal, infestaient les routes. Le nez aquilin, les énormes favoris, le grand casque, le couteau de chasse, tout s'accordait avec le signalement que Polycarpe avait lu sur le bureau de son ami, et qu'il savait par cœur comme sa table de multiplication. Ne sachant comment s'y prendre pour s'assurer du brigand, il faisait l'affairé, et arpenta la boutique dans l'intention de gagner du temps; il espérait que son maître ou le domestique surviendrait.

Pendant cela, l'homme au nez crochu témoignait qu'il voulait être promptement servi. Polycarpe craignait que, s'il différait l'arrestation, l'oiseau ne s'échappât du piège où il était pris; c'est pourquoi, s'avancant en tapinois,

avec une grande boîte qu'il tenait de ses deux mains tremblantes, il lui demanda d'une voix mal assurée qu'il était.

— Je ne paie pas de mon nom, mais argent comptant, répondit l'étranger.

Polycarpe se débarrassa bientôt de sa boîte, se jeta sur l'homme suspect, comme le milan sur sa proie, le saisit au collet en criant d'une voix de possédé:

— Au secours! au secours!

— Cet homme est fou, dit l'étranger en luttant contre son agresseur qui ne lâchait pas prise. Cependant, usant de la supériorité de ses forces, il traîna M. Polycarpe dans la rue, à peu près comme un sanglier traîne un chien qu'il a blessé. Le monde s'attroupa.

— Arrêtez le brigand! cria le petit homme.

L'inconnu dut céder au nombre et fut conduit en prison.

(A continuer.)



ÉCUREUILS NAGEURS.

Maurice, quand tous trois se rendirent chez le gouverneur. Il les escorta jusqu'à la maison de celui-ci, et revint ensuite aussi vite que ses vieilles jambes pouvaient le porter, annoncer ce qu'il avait vu à son patron, qui trépignait d'impatience.

Boulling éprouvait des douleurs chaque fois que Fasmann s'écartait de son fauteuil; car, il savait que le monopole commercial qu'il exerçait, n'avait pas d'ennemi plus déclaré que l'aubergiste.

Ce phénomène l'inquiétait d'autant plus, qu'en ce moment, cet ennemi, accompagné de deux étrangers, venait de rendre visite au premier magistrat de la ville, avec lequel il avait le malheur d'être brouillé.

Jonas ne pouvait donc être tranquille. A dîner, il ne mangea rien du tout, quoiqu'on lui eût servi son mets favori. Le pauvre Polycarpe, qui se sentait peut-être en bonne dispo-